

# ; Olé ! les Gens !

Pascal Urbain Chronique taurine, à propos d'une conférence des *Gens*, Mav Paca, 2026/03/11



*Gens*, Station-Service, Médiathèque, Velaines, photo Cervený, 2024, recadrage 8/5 Pur 2026.

Beau bétail, qui nous viens de la belle Lorraine ! Deux barbous, chacun à sa façon, l'un frêle, l'autre pas. Apparences soignées. Sûr d'eux, même si la figure imposée par la Maison de l'Architecture et de la Ville – *Et la beauté dans tout ça ?* – les inquiète un peu. Ils ont bossé et ça se voit : titres dédiés sur les images ; intertitres *ad hoc*. Frémissement des naseaux. Les sabots antérieurs grattent le sable...

En préambule, quelques mots sur l'entropie du périurbain<sup>1</sup>. Très beau crématorium pour commencer. Caserne de pompier pour finir . Applaudissements fournis et mérités. Questions dans la salle.

Première pique ! Ces jeunes gens m'agacent. Il ont certainement quelque chose à dire. Il suffirait d'un rien. Pour qu'il fendent l'armure, je choisis d'en faire autant : je joue au con, je bredouille, je lis mes notes de travers, je me répète en chevrotant, je passe du coq à l'âne.

– J'aime les architectures que vous avez faites ; j'aime aussi celles que vous n'avez pas faites ; et j'aime la façon dont vous en parlez. J'ai pris des notes, parce qu'à mon âge, on oublie au fur et à mesure. On ne se connaît pas, mais il y a quelque mois, j'ai raté une conférence, ici-même, sur le même sujet. J'ai ennuyé mes auditeurs à n'en plus finir. D'ailleurs, je ne les vois pas. Ils ne sont pas revenus. Votre public est plus nombreux et plus jeune, c'est bien. Vous avez dit quelque chose qui m'intéresse : « on n'était pas né » dans les années soixante, quand la France était encore belle. J'ai entendu cette phrase plusieurs fois, chez des gens de votre génération. C'était chez eux, plus que chez-vous, brandi comme un étendard ; comme s'il y avait une certaine fierté à n'être pas encore né à une certaine époque. Franchement, ça me trouble. Parce que je suis né, plusieurs fois, à des époques où on avait un avenir radieux et un passé glorieux. Par exemple, j'étais avec les marins révoltés à Kronstadt, j'étais avec les troupes de Makhno en Ukraine, j'étais dans la colonne de Durruti en quittant Barcelone. Je n'étais pas né, mais j'y étais. Et je trouve bizarre, quand on n'a plus d'avenir, ce qui est votre cas (grimace de dédain du frêle barbu), ce qui est notre cas à tous, de se priver aussi de passé. Dommage parce que je vous assure, *l'avant, c'est toujours*

<sup>1</sup> Voir ci-après, *Banalités de base*, 1.

*mieux après*, comme l'amour : Waouh, c'était bien ! Alors j'en viens à mes questions : sans passé ni avenir, pourquoi avez-vous choisi la mort, qui est le marché le plus porteur du moment ? Et pourquoi ce serait une fierté de n'être pas né à un certain moment ? Je suis certain que vous allez pouvoir m'éclairer.

- C'était une remarque ironique, distanciée, et quoi qu'il en soit, etc.<sup>1</sup> « Même pas mal » dit le frêle animal, qui se dérobe après une élégante pirouette, et qui retourne à ses affaires.

Pique ratée. Je quitte l'arène comme un vieux et gros picador, dans un silence méprisant.

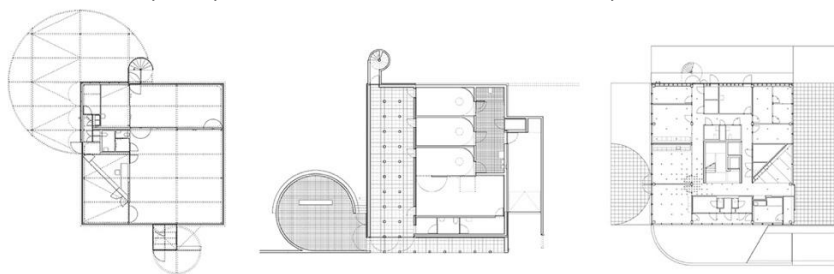
Trois paires de banderilles, quatre placées, deux tombées, même pas mal !

Faena superbe ! Par un torero que je ne pouvais pas voir, parce qu'il était derrière moi quand il a pris la parole.

- J'ai trouvé vos projets beaux, parce que vous en parliez bien, mais je me demande si, en d'autres circonstances, une exposition de photographies par exemple, je ne les aurais pas trouvés laids. C'est affaire de contexte, n'est-ce pas ?
- C'est bien affaire de contexte (sourire du large d'épaule, qui poursuit). Vous mentionnez le contexte de la conférence, celui d'une exposition, mais vous pourriez aussi voir nos bâtiments in situ, ce serait encore différent. Le beau, on l'a dit, c'est dangereux d'en parler devant un maître d'ouvrage. Ça ne passe pas. Mais tous les jours on en juge. « Comme c'est moche ! » devant un croquis qu'on vient de faire. « C'est beau » devant un autre. « C'est beau » et « c'est moche » en feuilletant une revue d'architecture. Vous l'avez vu, sur chaque projet on a inscrit « site beau », « site moche », programme beau », « programme moche », etc. Le jugement de gout est au cœur de nos pratiques, comme de celles de tous les architectes. Ce n'est pas notre sujet, mais on ne s'en défait pas. De la revanche de la beauté, le regard fixé sur la ligne bleue des Vosges, il faut « y penser toujours, n'en parler jamais. »<sup>2</sup> (le Lorrain ne l'a pas dit comme ça, mais l'a pensé si fort que je l'ai entendu). Chaque jour, nous portons des jugement sur la beauté dont on ne sait toujours pas ce qu'elle est.

Ce que je voulais faire à la pique, en vain, un autre l'a fait à la muleta. L'armure n'est pas fendue, mais déjà fêlée. Ça parle. Ça commence à dire quelque chose, et on devine ce que ça voudrait dire : que la banalité des sites arrange les architectes. C'est un secret d'atelier éventé : les beaux sites font souvent de mauvais projets, parce que la pure beauté fige le concepteur ; si le monde était parfaitement beau, l'architecte ne voudrait pas de le changer ; il changerait de métier. À l'envers, un vilain site est souvent propice au beau geste : il permet à l'architecte de couler des tonnes de béton sans remords ; et ce qu'il reste de laideur alentour accroît, par contraste, la beauté de ce qu'il fait.

Mais tu vas le dire, Lorrain, que ça t'arrange, la laideur du périurbain ? Le mastard hésite. Il reconnaît à mi-voix que la France est *vraiment* moche, quand même il condamne les « vieux cons » qui prétendent qu'elle ne le fut pas toujours. Comme tout le monde, ou presque, il préfère aimer ce qu'il a que vouloir ce qu'il aime ; et ce qu'il a, c'est le périurbain. Il tourne en rond sur le sable, enfermé dans de minuscules paradoxes : reconnaître le beau sans savoir ce qu'il est ; le manipuler comme un simple opérateur du bon ; aimer le laid qui avive le beau. Et alors ?<sup>3</sup>



Gens, *Plans*, Velaines 2024, Damelevières 2021, Villers-lès-Nancy 2025.

<sup>1</sup> Tous les propos rapportés sont de mémoire, donc faillibles.

<sup>2</sup> Il y a trop de variantes de cette citation attribuée à Léon Gambetta sur Internet, pour qu'elle soit de bon aloi. Pas de référence de première main dans une recherche rapide. Quelques secondes mains, comme [https://fr.wikipedia.org/wiki/Revanchisme#cite\\_note-15](https://fr.wikipedia.org/wiki/Revanchisme#cite_note-15). Je pensais que la citation était de Paul Déroulède.

<sup>3</sup> Voir ci-après, *Banalités de base*, 2.



Gens, *Crématorium*, Thionville, photo Cervený, 2020.

Les réalisations des Gens sont très belles en vues frontales : au sol, un enrobé gris, qui ne sera refait qu'en 2023 ; deux entrepôts sur les côtés ; presque dans l'axe, un panneau publicitaire biface, 4x3 m, *Viva la muerte*<sup>1</sup> ; au fond, une pelouse où seront placées les pierres tombales en promotions, devant une façade d'architecte : petite échancrure bétonnée à droite ; longue échancrure vitrée à gauche ; une paire de fenêtres au-dessus, 3/2 partiellement cachées par le 4x3, ainsi qu'un vieux toit qu'on a gardé. C'est juste mieux que juste avant. C'est parfait.



*Mieux qu'avant !* D'après Gens, *Crématorium*, Thionville, 2020, Surimpression Cervený 2020 et Google Earth 2026, Pur 2026/03/14, d'après *Projet discret Vs Projet remarquable*, Pur 2007/12/18<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Traduit en Français par *Le choix funéraire*, sur le 4x3 et la bande-annonce.

<sup>2</sup> *Projet discret versus Projet remarquable* <https://www.avec-architecture.com/liste/10026/>

Je crois – mais je peux me tromper – qu'en lieu et place de leurs projets, scolaires mais justes, n'importe quels *tours de force* aurait abîmé le site, aplati les bâtiments voisins et, par contrecoup, ridiculisé l'architecture nouvelle, plantée au milieu de nulle-part. Sur de tels sites, il faut être juste mieux que le reste ; ils le sont.

Je crois – mais je peux me tromper – que c'est aussi parfait en vrai qu'en photo, aussi bon au soleil qu'au ciel blanc, aussi bien en auto qu'à pied, le long de la route des romains aux belles jambières, 100 mètres après Centrakor, entre Bo.Optic et Flauraud, juste en face de Pieraut.com, 200 mètres avant Joué-Club.

Je crois – mais je peux me tromper – que les Gens savent ce qu'ils font. Au vu de leurs plans, abstraits de tout contexte, presque que tous excellents, et de certains intérieurs, je suppose qu'ils en gardent sous le pied en façades. Ils refusent de gâter, par quelque prouesse que ce soit, par quelque excès d'architecture, la vraie vie des vrais gens. Ça n'a rien de déshonorant.

Les Gens s'honoreraient d'autant plus, s'ils assumaient leurs œuvres ; s'ils présentaient, fidèles à leurs principes, des bonnes photos, plutôt que de belles photos ; s'ils préféraient, aux signes cliniques d'un périurbain épuisé, les preuves de vies d'un périurbain encore vaillant. Reste à savoir ce que feraient les Gens si, comme on leur souhaite, au lieu d'une station-service à Velaines, ils devaient faire un campanile à Venise. Ça irait mieux ou bien ? Poursuivraient-ils leurs réflexions sur le périurbain ? Parieraient-ils sur sa survie ?<sup>1</sup>

Deux oreilles et une queue de comète.

Tour d'honneur des Gens. Sortie triomphale, mais discrète, du torero inconnu !



Gens, Station-Service, Médiathèque, Velaines, photo Google Earth, 2026, recadrage 8/5 Pur 2026.

- Mais Pascal, pourquoi tu tournes ça en chronique taurine ? Déjà qu'en Provence, ça choque presque tout le monde, alors en Lorraine, imagine...
- Je suis d'une espèce de chasseurs-cueilleurs. Je ne la renie pas. Je préfère ritualiser la violence de mon espèce que de la retourner contre ses gens. Et tant qu'à leur déplaire, je préfère choisir moi-même les raisons de leurs déplaisirs. Je le tiens de Montaigne, qui parle d'un gouteux se gavant de charcuteries, pour choisir les causes de sa goutte : « il voulait savoir à qui s'en prendre, et que de pouvoir maudire tantôt le cervelas, tantôt la langue-de-bœuf ou la jambon, il s'en sentait allégé d'autant. » Étrangement, je l'avais oublié, Montaigne poursuit par une métaphore paysagère qui va bien aux Gens : « De même que pour rendre une vue plaisante, il ne faut pas qu'elle soit perdue et isolée dans l'espace, mais qu'elle apparaisse sur un fond qui la porte à distance raisonnable. » Essais 1, 4.

<sup>1</sup> Voir ci-après, *Banalités de base*, 3.

# Banalités de bases

Trois banalités implicites dans la critique, rappelées ici pour mémoire.

## 1. L'entropie n'est pas requise pour traiter du désordre



— *Père, gardez-vous à droite ! — Père, gardez-vous à gauche !* d'après Norman Rockwell, *Le connaisseur*, 1961, Jackson Pollock, *Lavender Mist Number 1*, 1950, et Yves Klein, *Monochrome*, IKB-231, 1959, Pur 2015-2026.

Si je devais traiter scientifiquement de l'entropie – j'en suis bien incapable – je ne la qualifierais pas de « désordre », comme on dit souvent après Boltzmann<sup>1</sup>, mais de dispersion irréversible de l'énergie, dans n'importe quel système partiellement clos. Versez lentement du curaçao tiède dans un verre de rhum blanc glacé : la liqueur se disperse irrégulièrement ; au ralenti, image par image, on peut voir des spirales, des volutes entrelacées, partiellement prédictibles : telle spirale va se dissiper sur la gauche ; tel filet va s'étaler en corole au fond du verre ; après quelques secondes, le liquide est uniformément bleu, et de température constante. L'énergie cinétique et thermique, concentrée dans la liqueur, se disperse jusqu'au calme plat, d'entropie maximale. L'entropie *n'est pas* le capharnaüm initial, mais le calme plat où plus rien n'advient, qui ne soit aléatoire et imprévisible, sauf si, à nouveau, on y apporte de l'énergie concentrée : on touille l'hawaïen bleu pour faire fondre la glace. C'est le peu que je sais de l'entropie thermodynamique.

Mais conformément à la deuxième loi logodynamique, « souvent, mieux vaut une petite notion ambigüe qu'un gros concept explicite »<sup>2</sup>. En la circonstance, on peut s'en tenir au « désordre » de sens commun, qui désigne les envers d'un ordre dédoublé. L'ordre, qui fut une *file* en latin, combine des semblables – « je ne veux voir qu'une tête » – et des dissemblable, ne serait-ce que par leurs places respectives dans la file – « les petits devant et les grands derrières »<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> À qui on doit l'explication corpusculaire de l'entropie, ainsi que son assimilation à un « désordre ».

<sup>2</sup> Cette deuxième loi, profonde et empirique, est de mon cru. Nous devons la première loi à Guillaume d'Ockham.

<sup>3</sup> Ce ne sont pas des injonctions contradictoires. Un instituteur borgne et assis, qui fait aligner des élèves du plus petit au plus grand, chacun étant distants de l'instituteur en proportions de leurs tailles respectives, déduction faite de l'altitude de son œil valide, conformément au théorème de Thalès, ne verra qu'une seule tête. *Dire pourquoi l'instituteur doit être borgne et assis !* Un autre exemple parlant est une simple suite croissante de nombres entiers, tous différents par définition, petits et grands de différences constantes, pairs et impairs régulièrement alternés, premiers et divisibles en alternance irrégulière, mais généralement croissante en faveur des divisibles, nombre en progression arithmétique en Eurasie, mais en progression logarithmique chez les indiens Mundurucus, pour qui la différence entre 1 et 2 est au moins égale à celle qu'il y a entre 4 et 8. N'est-ce pas sensé ? Les mathématiques sont essentiellement pittoresques...

Tendanciellement, les organismes, les mécanismes, les structures, les systèmes qui nous importent, parce qu'on peut les manger, les utiliser ou les admirer, associent des similarités et des distinctions, entre des éléments qui interagissent les uns avec les autres. En sorte qu'un désordre peut advenir aussi bien par irrégularité des semblables que par indifférence aux différences<sup>1</sup>.

On peut risquer une explication thermodynamique du désordre. On qualifierait un « ordre » comme un système local, partiellement clos, partiellement organisé et prévisible, et on nommerait « désordres » tout ce qui perturbe ce système. *Homo architectus*, bas du front bas mais le nez creux, l'œil vif, est particulièrement sensible aux signes avant-coureurs des désordres qu'il craint ; tant les explosions d'énergies concentrées que les épuisement d'énergies dispersées. *Homo architectus* craint la mort des systèmes, quand ce n'est pas lui qui la provoque. Il craint aussi leurs naissances, quand il n'en est pas l'instigateur. Aussi, ses avis sur l'ordre peuvent varier : si on montre à plusieurs personnes une chambre d'adolescent et un bureau de comptable, tous conviennent que le bureau est plus ordonné que la chambre. Mais si on leur demande de trancher entre un *Jeté-tâché*<sup>2</sup> de Jackson Pollock et un *Monochrome* d'Yves Klein, un quart jugeront le Pollock plus ordonné, trois-quarts choisiront le Klein, selon qu'ils sont plus ou moins attentifs aux différences d'un ordre (Pollock) ou à ses uniformités (Klein)<sup>3</sup>.

Cette explication thermodynamique d'un homme se méfiant autant des colères éruptives que des fatigues éternelles, peut n'être *même pas fausse*, mais elle ne vaut que comme métaphore, après l'analyse des significations croisées du « désordre », c'est-à-dire « les emplois du mot dans le langage »<sup>4</sup>. Les désordres n'ont qu'un *air de famille* en partage<sup>5</sup>.

Aux échelles d'observations cartographiques et paysagères d'*homo architectus*, le périurbain, ressemble d'abord à un Pollock, et finalement à un Klein. Du chaos initial naissent des structures temporaires, qui se dissolvent dans la soupe bleue.

Les zones commerciales et industrielles, les entrées de villes et les lotissements en impasses, apparaissent discrètement dans les années soixante. On s'en alarme peu, ne sachant pas encore si c'est une vaguelette ou raz-de-marée<sup>6</sup>, quand même les précédents américains avaient tout submergés. On se rassure : les petites villas engazonnées et les grands hangars aveugles ne sont pas des formes architecturales nouvelles. Mais leurs implantations et leurs distributions le sont, ce qui devient patent dans les années 1980.

À ce moment, il est très chic de faire l'éloge du périurbain, rebaptisée positivement en « ville émergente ». « Ville », c'est douteux. Mais émergence primordiale, désordre, fatras, bric-à-brac en transition systémique, c'est certain.

Le périurbain se stabilise en semis de monades sur plat de nouilles.<sup>7</sup> Plus tard les enrobés se dégradent, les enseignes ferment, les lotissements vieillissent, les structures se démembrent, les léviathans informatiques se dissimulent dans les fourrés, jusqu'à la soupe finale.

Tchao Pollock ! Bonjour Klein...

---

<sup>1</sup> J'ai vérifié par acquis de conscience : Lalande, dans son *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, (1902-1923) se dépatouille assez mal de l'*ordre* et du *désordre* « où nous ne constatons qu'un état de fait, sans pouvoir en dégager de relation définie d'aucune sorte. » (commentaire D. Parodi).

<sup>2</sup> L'expression n'est pas du peintre.

<sup>3</sup> Cette expérience personnelle, bricolée mais reproductible, reste imparfaite, car de près, l'uni de Klein est très comparable au fatras de Pollock, de loin. Comme je n'avais que des cartes postales à montrer à mes cobayes, opposant nettement fatras et uni, on peut néanmoins conclure qu'ils peuvent l'un et l'autre être qualifiés d'ordre, ou de désordre. Expérience inspirée par <https://www.youtube.com/watch?v=7hSqmSsd7o>.

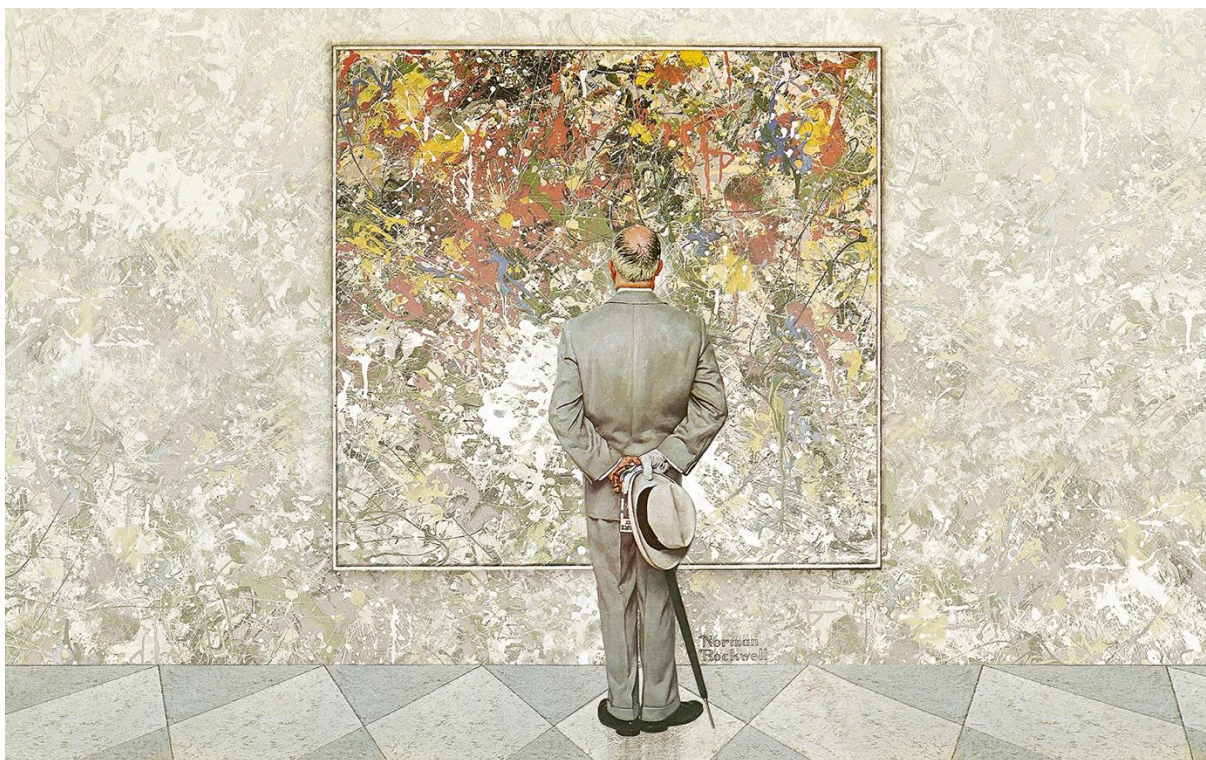
<sup>4</sup> Ludwig Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, 1953, 1.43.

<sup>5</sup> Idem, 1.66. Un air de famille n'est pas un trait commun à tous les familiers, mais un maillage serré de traits communs à quelques-uns, de proches en proches ; comme une longue corde est torsadée de fibres courtes.

<sup>6</sup> Terme français désignant les tsunamis dans les années soixante.

<sup>7</sup> Le périurbain adulte fut corpusculaire et séquentiel, à la façon des séries télévisées, qui lient de longues séquences à pieds, dans une monade quelconque, par de brèves ellipses à roues : plans larges sur le quartier quand on sort de l'auto ; plan américain quand on claqué la portière avant de repartir. La novlangue a exclu le territoire euclidiens de nos têtes : « deuxième sortie à droite » pour dire *tout droit*, « troisième sortie à droite » pour dire à *gauche*. Le sens de l'orientation est devenu une faute morale, la distraction coupable d'un conducteur écervelé.

## 2. Un bon débit de laid emballa le débit du beau<sup>1</sup>.



Éloge de la fadeur, d'après Norman Rockwell, *Le connaisseur*, 1961, Pur 2015-2026.

Reconnaître le beau sans savoir ce qu'il est, le manipuler comme un simple opérateur du bon ; aimer le laid qui avive le beau, sont de vieux paradoxes faciles à surmonter. Il n'y a rien d'extraordinaire à reconnaître un *je-ne-sais-quoi* ; ni rien de très remarquable à utiliser un marteau (le beau) pour planter un clou (le bon, l'utile, le vrai, comme il vous plaira).

Quant au *laid qui avive le beau*, dernier paradoxe où s'enferment les Gens, Augustin d'Hippone l'a surmonté en 426 : Dieu a créé des monstres parce qu'un créateur, quel qu'il soit, peut jouer des contrastes en équilibrant les contraires ; ce qui semble laid dans le détail (le monstre) peut être beau dans l'ensemble (l'univers).<sup>2</sup> Après ça, « Il sera du devoir des mystiques, théologiens et philosophes médiévaux de démontrer comment, dans le grand concert symphonique de l'harmonie cosmique, ces mêmes monstres contribuent, fût-ce par contraste (telles les ombres et les clairs-obscur d'un tableau), à la beauté de l'ensemble. »<sup>3</sup>

Mais *d'un laid pour un beau*, on n'est jamais loin *d'un mal pour un bien*, dont ni Augustin, ni personne, ne se dépatouille avant Leibniz, qui ravive la flamme de l'un pour l'autre, et conclut que nous vivons dans *Le meilleurs des mondes possibles*, où un moindre mal nous conduit aux plus grands biens<sup>4</sup>. C'est bon à savoir, tant qu'on y croit.

Ce qu'un Algérien converti nous a dit il y a seize siècles, et ce qu'un Germain polygraphe a démontré il y a trois siècles<sup>5</sup>, ressemblent furieusement aux approches théoriques des architectes occidentaux exerçant à la fin du XX<sup>ème</sup> siècle et au début du XXI<sup>ème</sup>, y compris nos jeunes Gens. Du vieux Venturi au jeune Koolhaas, tous s'extasiaient devant le monde comme il va, parce qu'il est le monde et parce qu'il va. Plus personne n'espère le changer.

<sup>1</sup> Merci Trenet !

<sup>2</sup> Augustin d'Hippone, *La cité de Dieu*, 413-426, trad. E. Sasset, 1869 : « Dieu sait en quel temps et en quel lieu une chose doit être créée, parce qu'il sait quels sont entre les parties de l'univers les rapports d'analogie et de contraste qui contribuent à sa beauté. Mais nous qui ne le saurions voir tout entier, nous sommes quelquefois choqués de quelques-unes de ses parties, par cela seul que nous ignorons quelle proportion elles ont avec tout le reste. »

<sup>3</sup> Umberto Eco (dir.), *Storia della bellezza*, Bompiani, 2004, trad. M. Bouzaer, *Histoire de la Beauté*, Flammarion, 2004.

<sup>4</sup> De la même façon que *le laid avive le beau*, le danger nous force au courage, la douleur forge le caractère, ce qui ne tue pas nous rend plus fort, et autres couillonades, dont certaines ne sont mêmes pas fausses.

<sup>5</sup> Démonstré sous conditions, bien sûr. Il est plus facile de contester les postulats de ce fervent chrétien que de critiquer la démonstration ce grand mathématicien.

Pourquoi le changer, puisqu'il change tout seul ? Ce qu'il perd en beautés convenues, ce qu'il gagne en laideurs inattendues, en fait le meilleurs de tous les mondes possibles, où on pourrait faire les meilleures de toutes les architectures possibles.

On considérait à nouveaux frais le projet caché de la noblesse et de la bourgeoisie – « Tout changer pour que rien ne change »<sup>1</sup>, dont on inversait les termes : « ne rien changer pour que tout change ». Comme des coureurs aveugles attachés par des ficelles à de vaillants valides, comme des lévriers à la poursuite d'un leurre, comme un vache sensuelle irait est menée au *toro bravo*, les architectes aillaient au fascinant futur y faire les plus beaux pâtés et les plus beaux trous, avides de les finir avant qu'une nouvelle vague ne les submergent.

En fin de période, deux brillants Italiens le disent à propos des architectes flamingants réunis chez Office KGVDS : « Leurs constructions ne tentent jamais d'agir à quelque niveau que ce soit sur le contexte environnant. Elles ne suggèrent aucune transformation possible. À la façon des trous noirs, elles aspirent leur énergie d'un contexte qu'elle anéantissent, produisant ainsi de petites aires dans lequel le territoire est provisoirement suspendu. », c'est-à-dire des trous dans le bordel.<sup>2</sup>

Ce fut une première façon de prendre le vent dans un jaillissement d'érections sanguines – « if it's important make it red ! »<sup>3</sup> – qui délaissaient les viles villes, qui envahissaient les campagnes, qui s'y implantaient en cortèges, en semis, en troupeaux, en hordes d'architectures déliées les unes des autres. Dans ce fracas de formes et de couleurs, de tailles et d'estocs, chacun devait tenir son rang, contre tous les autres : en première intention, être le plus grand, le plus fort, le plus haut, le plus vif ou le plus bizarre ; en deuxième vague, être le plus neutre, le plus simple, le plus discret, le mieux enterré ; en en dernier recours – qui nous occupe ici chez les jeunes Gens, être le plus pareil au même...

Après qu'on a aimé, avec Venturi et Koolhaas, les jaillissements juvéniles du périurbain, on doit, avec les Gens, le caresser dans le sens des rides. On l'a aimé bel et rebelle. On l'aimera vieilli et fatigué. Les grandes surfaces commerciales, ouvertes à tous les caddies, mais asphyxiées par la vente en ligne, sont remplacées par des centres logistiques et informatiques, fermés à tous les publics. Les communautés de maisons individuelles sont barricadées.

Quant au solde public, les enrobés noirs, grisés et fissurés, sont remplacés par des aires renaturées à la hâte, où une ou deux espèces dominantes étouffent les autres. On labélise comme « écoquartier » des lotissements au cul-du-loup ; on y cache l'herbe sous les pierres, et les climatiseurs derrière les haies. Les écolos motorisés plébiscitent le périurbain blanchi sous le harnais. *Because something is happening and you don't know what it is, do you, Mr. Jones?* Peu importe le changement, pourvu que ça change ; et qu'il y ait assez de vide entre les choses pour y aller en auto.

Office a fermé le bal des *tours de force* architecturaux, en contrepoints du périurbain émergeant. Le Gens prennent acte d'un périurbain submergé, où il suffit d'être à peine mieux pour être bien. Ils font, pensais-je, l'éloge de la fadeur mondialisée<sup>4</sup>. Ils ont clairement identifié les parfums discrets, les fumets refroidis du périurbain submergé, telles qu'une seule pointe de musc suffit à faire un bon projet. Mais en représentation, ils remplacent ces fadeurs réelles par des ennuis de synthèse.

---

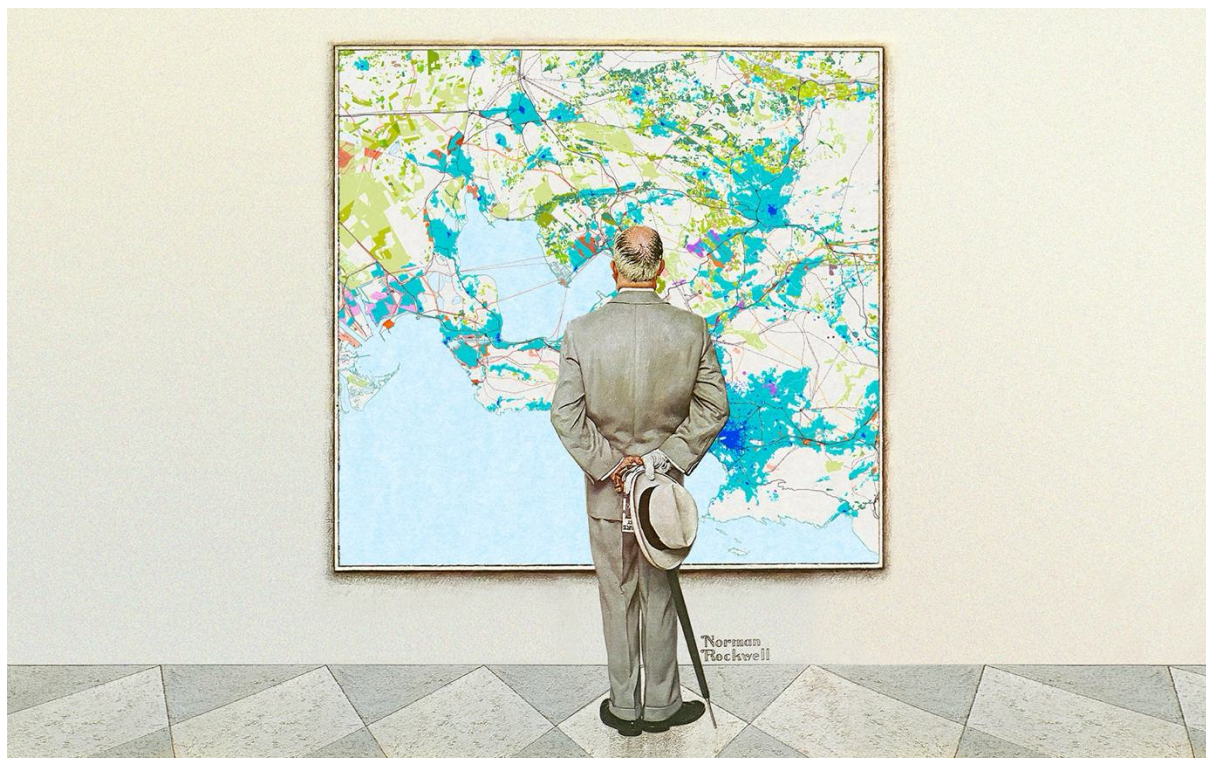
<sup>1</sup> Giuseppe Tomasi di Lampedusa, *Le guépard*, 1958, maxime popularisée en 1963 par le film homonyme de Luchino Visconti.

<sup>2</sup> Pier Paolo Tamburelli et Andrea Zanderigo, "Cutting holes in the trash and other stories", 2G n°63, mars 2012, *Faire des trous dans le bordel et autres histoires*, trad. Victoire Chancel, 2019, à propos d'Office KGVDS. Merci à Jean-Marc de m'avoir rappelé cet article brillant, brillamment traduit. La cour du crématorium des Gens est un trou dans le bordel.

<sup>3</sup> Rem Koolhaas, *tradition orale*.

<sup>4</sup> François Jullien, *Éloge de la fadeur*, Picquier, 1991, mais je m'en suis passé en relisant celui de l'ombre.

### 3. Le périurbain dominant est en sursis



*Tachisme*, d'après Norman Rockwell, *Le connaisseur*, 1961, et Caue 13, Ensam, Jean-Michel Savignat, Laurent Hodebert, René Borruy, Jordi Ballesta, *Atlas métropolitain Aix-Marseille-Provence, Exploration raisonnée du territoire*, 2023, **ville**, **périurbain**, **industrie** et **agriculture**, Pur 2015-2026.

Quand l'auto paraît, elle permet une desserte de porte-à-porte, comme la marche, et à grande vitesse, comme la locomotive. Mais son déplacement requiert 8 000 fois plus d'énergie et près de 200 fois plus de place qu'un marcheur<sup>1</sup>.

Tout va bien tant que l'auto est un produit de luxe. Tout se gâte quand elle devient accessible à tous. Les villes précédant l'automobile sont trop denses pour lui être adaptées<sup>2</sup> On construit ailleurs, par petites touches, en prenant ses aises.

Le périurbain est constitué de bâtiments disjoints, séparés par d'assez grands vides pour y aller en auto<sup>3</sup> ; forcément en auto, parce que les distances sont trop longues pour la marche à pied, et les bâtiments trop dispersés pour être correctement desservis par des transports en commun.

<sup>1</sup> Pour  $e=kmv^2$ ,  $(1\,400\text{ kg} \times (80\text{ km/h})^2)/(70\text{ kg} \times (4\text{ km/h})^2) = 8\,000$ . Et pour une distance de sécurité de 48 mètres entre deux véhicules, une longueur de véhicule de 5 mètres, une largeur de chaussée de 3,5 m et un marcheur occupant  $1\text{ m}^2$ ,  $((5\text{ m} + 48\text{ m}) \times 3,5\text{ m})/1\text{ m}^2 = 185,5$ .

<sup>2</sup> Il faudrait raser deux fois Paris pour que chaque parisien et chaque personne ayant à faire à Paris puisse y circuler. La surface de Paris est de  $100\text{ km}^2$ , parcelles et bâtiments inclus. La voirie existante, de  $26\text{ km}^2$  (voies-bus et trottoirs inclus) assure, avec d'énormes difficultés, 13% des déplacements parisiens. Par règle de trois il faudrait  $200\text{ km}^2$  de voirie pour assurer tous les déplacements ( $26\text{ km}^2 / 13\% \times 100\%$ ). Au vu du marché foncier dans la capitale, les travaux n'excéderaient pas deux trillions d'euros, ou le double si des difficultés techniques advenaient. Plus modestement, le remplacement des transports collectifs (29% des déplacements) par des voitures privées nécessiterait  $58\text{ km}^2$  de plus ( $26\text{ km}^2 / 13\% \times 29\%$ ), auxquels s'ajouteraient  $50\text{ km}^2$  de stationnement ( $0,000025\text{ km}^2 \times 2\,000\,000$ ), dans le cas très favorable où seuls les actifs se déplaceraient, chaque navette domicile-travail nécessitant 2 places de stationnement (domicile et travail) de  $25\text{ m}^2$ . Des parkings souterrains devraient pouvoir assurer ces besoins, après qu'on aurait avantageusement remplacés les bâtiments existants par des immeubles de grandes hauteurs. Au demeurant, ces calculs sont trop optimistes, en ce qu'ils supposent un trafic constant. Mais comme toujours, une plus grande fluidité du trafic automobile provoquerait des déplacements plus nombreux et plus longs, jusqu'à saturation du réseau.

<sup>3</sup> En France, plus de 70% des sols imperméables sont destinés aux déplacements et aux stationnements automobiles. Moins de 30% sont destinés aux personnes, à leurs loisirs et à leurs travaux, dont seulement 17% sont clos et couverts. C'est dire que les types de bâtis (individuels Vs collectifs) comptent assez peu dans l'artificialisation des sols.

Voir <https://www.avec-architecture.com/liste/mesure-des-villes/>

En France, seulement 8 millions de personnes vivent dans la ville continue<sup>1</sup>, où les déplacements sont principalement piétons ou collectifs ; 20 millions de personnes habitent les campagnes<sup>2</sup> ; et 40 millions de personnes logent dans le périurbain<sup>3</sup>. La grande majorité des résidences et des activités sont périurbaines. Les Gens ont raison : le périurbain est là pour durer, jusqu'à la dernière goutte de pétrole, jusqu'au dernier gramme de lithium. Il durera d'autant plus que **dans un monde où il aurait moins de tout, et pas pour tous**<sup>4</sup>, on n'aurait plus les moyens énergétiques de déménager 60% de nos équipements et de nos infrastructures. Mais pour la même raison – **moins de tout et pas pour tous** – on n'aurait pas non plus les moyens énergétiques d'assurer la logistique automobile du périurbain, c'est-à-dire les déplacements des biens et des personnes, parce que le modèle périurbain est plus récent et plus fragile que ceux des villes et des campagnes.<sup>5</sup>

Les campagnes, aujourd'hui aussi dépendantes de l'automobile que le périurbain, existent depuis le néolithique et n'ont jamais complètement disparues depuis. Elles sont encore partiellement agricoles et manufacturières. Elles pourraient, sans dommage majeur, réduire leur consommation énergétique et se concentrer sur leurs cœurs de métiers, les produits agricoles et leurs transformations, sans en rabattre sur les équipements et les services modernes. Les villes, presque aussi anciennes, furent longtemps moins robuste. Elles vivaient sur les surplus alimentaires acquis par le marchandage, le pillage et le servage des chasseurs-cueilleurs, des agriculteurs et des éleveurs ; les premières villes-états ont souvent été abandonnées, de nombreuses ruines en témoignent. Mais les villes classiques furent plus fortes, par échanges de bons procédés avec les campagnes. Les villes actuelles pourraient gentiment s'adosser à leurs campagnes proches, redevenues nourricières, recomposer leurs industries, raviver leurs savoirs et leurs pouvoirs, pourvu qu'elles aient des ports et des voies ferrées. Les campagnes, depuis des millénaires, et les villes depuis des siècles, ont survécu au quatre cavaliers<sup>6</sup>. Elles pourraient survivre encore, même en divisant par 2 ou par 4 leurs consommations énergétiques, ce qui nous ramèneraient à celles des « trente glorieuses », qui ne furent pas les pires de notre histoire.

La reconversion logistique serait moins facile en ce qui concerne le périurbain, créé par les automobilistes, pour les automobiles, trop distendu pour être efficacement desservi par des transports collectifs, mais trop dense pour être une campagne efficace. On peut seulement espérer que la jeunesse et le dynamisme périurbain permettront d'y inventer une logistique nouvelle, qui raccourcirait les déplacements quotidiens, qui décentraliserait la production en plus petits bassins d'emplois, au plus près des résidences<sup>7</sup>. Ce serait un immense défi pour les urbanistes et les architectes. Mais bien sûr, **moins de tout et pas pour tous**, ça n'arrivera pas chez nous...

---

<sup>1</sup> L'insee ne distingue pas les villes continues des périurbains discontinus. 8 millions est une estimation personnelle, après échantillonnage de plusieurs métropoles. Les anciennes cartes Ign, toujours actualisées, distinguent clairement la ville continue (lots gris clairs) de la ville discontinue (bâti isolés noirs sur fonds verts et blancs). Après identification des zones grises, report des nombre d'habitants recensés dans ces zones .

Voir <https://www.avec-architecture.com/liste/mesure-des-villes/>

<sup>2</sup> Les « ruralités » disent les pédants, pour désigner ni plus ni moins que la campagne, ses terres cultivées et boisées, ses hameaux, ses villages et ses petites villes. La vingtaine de millions d'habitants est estimée par l'Agence nationale de la cohésion des territoires, Acadie + Magali Talandier, *Étude sur la diversité des ruralités*, février 2023.

<sup>3</sup> Par soustraction : 68 millions, moins les villes (8 millions) et moins les campagnes (20 millions).

<sup>4</sup> C'est une hypothèse probable, *sauf si la fusion nucléaire nous fournit, à moyen terme, une énergie propre et abondante*. Moralement, on peut craindre les effets délétères de cet *open-bar* nucléaire. Humainement, on doit espérer ce sursis énergétique. Politiquement, on doit se préparer à son échec éventuel. Mais bêtement, il est plus facile de croire qu'on s'en sortira avec les énergies renouvelables, qui pourvoieront à tous nos besoins, Hallelujah !

<sup>5</sup> Les déplacements représentent 31,5% de la consommation énergétique française, dont 12,2% pour le fret et 17,5% pour les véhicules personnels. Les transports collectifs, marginaux et économes, ne comptent que pour 1,7%. Données Datar, *Chiffres-clés des transports*, 2023, <https://www.statistiques.developpement-durable.gouv.fr/chiffres-clés-des-transports-edition-2023>.

<sup>6</sup> De l'apocalypse ; que je ne retiens jamais comme une hypothèse acceptable.

<sup>7</sup> Comme les 2/3 du patrimoine bâti y est résidentiel, il est plus efficace d'y bouger les activités, plutôt que l'habitat. D'ores et déjà, le télétravail, le covoiturage et le remplacement des grandes surfaces commerciales par des entrepôts de vente à distance anticipent un monde de moindres déplacements automobiles quotidiens. Ça n'a rien de « coopératif », rien de « social », rien de « vert », mais c'est toujours ça de gagné. Ça sera une autre paire de manche de recréer des industries décentralisées, au plus près de la ville et du périurbain.

